

Véronique Eydoux

Les deux Vierges, le sein, la barbe et l'enfant.

Tout au long de son enseignement, et jusqu'à Caracas en Juillet 1980, la représentation de la Vierge à l'enfant est interrogée par Lacan : « La relation figurée de la Madone est plus complexe qu'on ne pense. [...] Ça me tracasse »¹.

La Vierge et l'anamorphose

Cette année-là, au Venezuela, c'est celle de Bramantino qu'il évoque pour dire : « ... ce qui m'a frappé le plus dans ce tableau, c'est que la Vierge, la Vierge à l'enfant, y a quelque chose comme l'ombre d'une barbe »².

Cette remarque est d'autant plus surprenante que sur ces tableaux, on trouve en général fort peu de barbes. Vierges et barbes semblent mutuellement s'exclure, de même qu'en toute logique, Vierge et enfant. Notons donc la présence dans le tableau de trois éléments hétérogènes : Vierge, enfant et ombre de barbe. Le déplacement opéré par le regard de Lacan, de l'habituel et recherché point de contact entre l'enfant et sa mère, vers le point ombré du visage de la Vierge, a pour effet, comme une anamorphose, de faire apparaître une ressemblance « ... à son fils, tel qu'il se peint adulte »³.

Par un étrange effet de géométrie lacanienne, l'image la plus saturée de significations de tout l'empire maternel, délivre en un raccourci atemporel et saisissant, la marque d'un destin funeste : le Christ, tel qu'il se peint à l'âge adulte, c'est-à-dire crucifié à trente trois ans. Si Lacan, encore une fois, se retourne sur ce tableau et invite ses auditeurs à le suivre, c'est qu'il est de nature à incarner la griffure du réel de ce que « l'Autre manque »⁴, au cœur même de la consistance de l'image. L'ombre de la barbe, s'inscrivant donc comme perte d'être, côté Vierge, et préfiguration de la perte du fils, côté mère, fait glisser le regard au-delà du point augustinien qui l'arrêtait. La Vierge ainsi visitée par Lacan n'a pas tant l'enfant qu'une barbe.

Les biens d'Agathe

A rebours des représentations picturales de cette veine, figurant pour les psychanalystes post-freudiens l'Autre de complétude, compatible avec une modélisation et donc une possible écriture du rapport sexuel, Lacan avait proposé en 1960, sainte Agathe, vierge martyre, portant ses seins sur un plateau⁵. Scène d'horreur magnifiquement représentée par les peintres Tiepolo et Zurbaran.

Lacan dans son retour à Freud, faisait ainsi du sein un élément hétérogène à la mère, ayant valeur d'objet (a), coupé, perdu, métaphore de la perte première pour l'enfant de « son complément anatomique »⁶ lors de la naissance, et valeur de - ϕ préfiguration de la castration en tant qu'il est référé au complexe de sevrage⁷.

Cette image permet de démontrer très efficacement la dissymétrie des positions de la mère et de l'enfant. Si l'enfant, en tant qu'il « la comble ou qu'il la divise »⁸ peut être un objet pour le sujet qu'est la mère, c'est à la mamme qu'a rapport le petit mammifère, à l'objet partiel, « ... à ceci près que nous devons nous apercevoir que c'est lui qui est au principe de l'imagination du tout »⁹. Ainsi c'est « ... au champ de la mère ... », que le sujet *infans*, « ... aura à articuler d'abord sa demande »¹⁰.

D'autre part, elle permet à Lacan de souligner la « valeur érotique » du sein dont le tableau de Tiepolo, « ... dans son horreur exaltée, [...] est mieux fait pour donner l'idée »¹¹.

Nous sommes bien loin des mirages autoroutiers de l'union fusionnelle. Les chemins vicinaux du désir tracés par Lacan sont abrupts et rien n'indique qu'ils soient bien fréquentés. Au moins doivent-ils passer par un serrage précis de l'objet, de l'Autre qui lui fait cadre et de la coupure qui ordonne leur procès à travers la dialectique de la demande et du désir.

Les seins coupés d'Agathe, la barbe de la Vierge de Bramantino, objets hétérogènes à l'image qu'ils habitent, déplacent donc le regard de l'aporie du Beau, vers le Bien ; toujours déjà perdu et à perdre.

Le père insulté et l'Autre du programme

C'est orientée par cette tracasserie de Lacan concernant la complexité des « relations figurées de la Madone », tracasserie à laquelle Agathe mise en contrepoint ne fait manifestement pas obstacle, que j'ai souhaité travailler à partir de la rencontre au cours d'une présentation clinique avec Arthur, sept ans.

Entre détresse et facéties, puis dans un climat d'exceptionnelle densité, il dit à l'analyste qui le vouvoie d'emblée, ses difficultés scolaires et les coordonnées problématiques de sa *constellation originelle*.

« J'ai un problème avec les mots de dictée : la maîtresse dit de les écrire cinq fois pour les apprendre. Maman me les fait écrire cinq fois. A l'école, je ne sais pas.

« Pourtant je te les ai fait écrire cinq fois. » dit maman.

« Je rate, elle est déçue, elle me gronde. »

« A la maison il y a J., qui joue le rôle de père. Mon père, on ne sait pas où il est, il a mis la musique à fond et il a tapé maman. »

« Je demande à maman si je peux dire des gros mots sur lui, elle dit oui, donc j'en dis. »

« Il m'a rien donné, comme s'il n'avait pas d'enfant. »

La demande faite à la mère d'insulter le père, par ce garçon qui n'en porte pas le nom, est très frappante dans le sens où, si elle suppose de passer par les signifiants maternels pour donner un nom à cet homme inconnu de l'enfant, elle a pour effet d'en faire un fils de [...], c'est-à-dire de tout de même produire une nomination. Solution coûteuse pour ce garçon, qui doit passer par l'insulte pour s'établir une filiation paternelle.

La mère, rencontrée dans un second temps de la présentation, dit d'abord son désarroi : « Il est plein de qualités mais, tellement agité. Je ne sais plus comment faire, j'ai besoin d'aide. »

Puis, très vite, le ton monte dès lors que l'analyste s'avance dans le périmètre du cercle ou elle se tient avec son enfant terrible : « Alors, tout est de ma faute ? »

Arthur paraît tétanisé par cette scène. Figuration grimaçante de la Vierge à l'enfant dans laquelle l'Autre de complétude apparaît bien davantage marqué par un rictus dévastateur que par la grâce de sa béatitude. Le petit enfant, confronté à un Autre du programme éducatif, semble épinglé à la place inconfortable du *bugg*.

Cette mère insiste sur le fait qu'elle donne ce qu'elle a, et à propos de l'accompagnement scolaire, qu'elle applique un modèle, donné pour tous les enfants : « copier chaque mot cinq fois ». L'échec ne semble pas dialectisable. L'application scrupuleuse du programme ne donne pas le résultat escompté, la particularisation de la consigne à la singularité de cet enfant n'est pas encore envisageable, malgré la souffrance exprimée de part et d'autre au cours de l'entretien.

Une complexe particularisation

On sait plus précisément, depuis les *Deux notes sur l'enfant* adressées par Lacan à Jenny Aubry, l'irréductible nécessité, pour la constitution subjective, d'une « relation à un désir qui ne soit pas anonyme ». Cela se spécifie du côté paternel par la fonction du nom comme « vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir », et du côté maternel, par la fonction des soins en tant qu'ils portent « la marque d'un intérêt particularisé »¹².

Cette particularisation indispensable semble cliniquement varier en fonction d'au moins trois éléments qui sont : la dimension de réel que représente l'enfant, les modalités d'une inscription possible de cet enfant au registre du père et enfin le rapport de la mère à l'objet. Cet objet « ... autour de quoi surgit la première demande [...] le seul [...] qui apporte au petit être nouveau né, ce complément ... »¹³, est le sein. Qu'il soit donné

ou refusé dans la réalité, il est indexé sur les modalités particulières de la rencontre du sujet féminin avec la castration et principalement avec la castration maternelle. Quid donc, entre autres, du plan de séparation entre le sein, et la mère de la mère ?

Si la Madone semble barbue, il se pourrait bien que certains de nos repères vacillent, si Agathe porte ses seins sur un plateau, il est certain qu'elle les montre, possible qu'elle les offre, encore faut-il savoir, comment, à qui, et pourquoi ? Tapie dans l'ombre de la mère, que veut une femme ?

NOTES

¹ LACAN J., *Le séminaire de Caracas, Almanach de la dissolution*, Paris, Navarin, 1986, p. 86.

² LACAN J., *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ LACAN J., « L'Autre manque », *Ornicar ?*, n°20-21, Paris, Lyse, 1980, p. 12.

⁵ DE VORAGINE J., *La légende dorée*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, pp. 199 -204.

⁶ LACAN J., *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 845.

⁷ *Ibid.*, p. 848.

⁸ MILLER J.-A., citation extraite d'une intervention prononcée au premier Colloque de l'EEP à Lausanne, juin 1996.

⁹ LACAN J., *Le Séminaire, L'acte psychanalytique*, non publié, leçon du 13 mars 1968.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ LACAN J., *Ecrits, op. cit.*, p. 848.

¹² LACAN J., « Deux notes sur l'enfant », *Ornicar ?*, n°37, Paris, Navarin, 1986, pp. 13-14.

¹³ LACAN J., *Le Séminaire, L'acte psychanalytique, op. cit.*